

L'Appel de la forêt

Jack London



Flammarion jeunesse

Texte intégral

// Dans la profondeur de la forêt résonnait un appel, et chaque fois qu'il l'entendait, mystérieusement excitant et attirant, Buck se sentait forcé de tourner le dos au feu et de plonger au cœur de cette forêt. //

Dès 11 ans

Les plus belles lectures du collège

Buck, un beau chien robuste et domestiqué, voit sa vie basculer le jour où il est enlevé et vendu à un marchand de chiens de traîneau. Arrivé dans le Grand Nord à la tête d'un attelage, il doit braver le froid, les dangers, la violence et la souffrance. Dans cet univers hostile, Buck retrouve peu à peu ses instincts de prédateur. Répondra-t-il à l'appel de la forêt ?

Illustration de couverture d'Olivier Latyk.

JACK LONDON

L'APPEL DE LA FORÊT

Texte intégral

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frédéric Klein*

Flammarion jeunesse

Titre original :
The Call of the Wild

© Phébus, 2003, pour la traduction du texte de Jack London
(Titre original de la traduction : *L'Appel sauvage*)
© Flammarion pour la présente édition, 2021
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0802-4533-5

DANS LE MONDE DES ORIGINES

*Les antiques désirs nomades
Secouent l'habitude et sa chaîne ;
S'éveillant d'un sommeil maussade,
L'instinct sauvage nous entraîne.*¹

Buck ne lisait pas les journaux, sinon il aurait su que cela risquait de barder, pas seulement pour lui, mais pour tous les chiens de la côte, à forte musculature et à longs poils chauds, du détroit de Puget à San Diego. Des hommes, qui cherchaient à l'aveuglette dans les ténèbres arctiques, avaient découvert un métal jaune, et des compagnies de paquebots et de navigation claironnaient la trouvaille : voilà pourquoi des milliers d'êtres humains se ruaient vers les terres du Nord. Or ces hommes voulaient des chiens, et ce dont ils avaient besoin, c'étaient de chiens

1. John M. O'Hara, *Atavisme*, 1902. (Note du traducteur)

robustes, avec des muscles forts pour supporter les travaux pénibles et des pelages épais pour se protéger du gel.

Buck vivait dans une grande maison de la vallée ensoleillée de Santa Clara. La propriété du juge Miller, c'est ainsi qu'on l'appelait. Elle était située à l'écart de la route, à demi cachée par un rideau d'arbres laissant entrevoir la large et fraîche véranda qui en faisait tout le tour. On approchait de cette maison par des allées couvertes de gravier qui serpentaient au milieu de vastes pelouses et qu'ombrageaient les branches entrecroisées de hauts peupliers. À l'arrière, on avait même vu encore plus grand que sur le devant. Il y avait de spacieuses écuries, où s'affairaient une douzaine de valets et de garçons, des maisonnettes alignées et couvertes de vigne réservées aux domestiques et, à perte de vue, des remises bien en ordre, de grands arbres fruitiers, de verts pâturages, des vergers et des carrés de baies. Puis il y avait l'installation de pompage pour le puits artésien, et la grande citerne en ciment où les fils du juge Miller plongeaient chaque matin et se tenaient au frais dans la chaleur de l'après-midi.

Or sur ce grand domaine régnait Buck. C'est là qu'il était né et qu'il avait passé les quatre années de son existence. À vrai dire, on y trouvait d'autres chiens. Il y en avait forcément d'autres sur un si

vaste espace, mais ils ne comptaient pas. Ils allaient et venaient, logeaient dans les chenils bondés ou menaient une vie obscure dans les recoins de la maison, comme Toots, le carlin japonais, ou Ysabel, la chienne mexicaine sans poils – étranges créatures qu'on voyait rarement mettre le nez dehors ou marcher sur le sol. D'autre part, il y avait les fox-terriers, une vingtaine au moins, qui jappaient de timides menaces à Toots et à Ysabel quand ils les regardaient par les fenêtres, protégés par une légion de femmes de chambre armées de balais et de serpillières.

Mais Buck, lui, n'était ni un chien d'intérieur ni un chien de chenil. Le domaine entier lui appartenait. Il plongeait dans la citerne de bains ou partait à la chasse avec les fils du juge ; il escortait ses filles, Mollie et Alice, dans leurs longues randonnées du crépuscule et du petit matin ; les soirs d'hiver, il restait couché aux pieds du juge, devant le feu de la bibliothèque qui ronflait ; il portait ses petits-fils sur son dos ou bien les faisait rouler dans l'herbe et surveillait leurs pas, au cours d'équipées aventureuses qui les menaient jusqu'à la fontaine, dans la cour de l'écurie, et même au-delà, vers les paddocks et les carrés de baies. Au milieu des fox-terriers, il prenait un air impérieux ; quant à Toots et à Ysabel, il les ignorait totalement, car il était roi – roi de toutes les créatures qui marchaient,

rampaient ou volaient dans la propriété du juge Miller, êtres humains compris.

Son père, Elmo, un énorme saint-bernard, avait été l'inséparable compagnon du juge, et Buck semblait destiné à assumer sa succession. Il n'était pas aussi grand – il pesait seulement cent quarante livres – car il tenait aussi de sa mère, Shep, un chien berger écossais. Néanmoins ces cent quarante livres, auxquelles s'ajoutait la dignité liée à une vie de bien-être et à un respect général, lui permettaient d'arborer un maintien vraiment royal. Pendant les quatre années qui s'étaient écoulées depuis sa naissance, il avait vécu l'existence d'un aristocrate repu ; il se montrait très fier de lui, et même un peu égocentrique, comme finissent souvent par l'être les hobereaux de campagne, du fait de leur situation d'isolement. Mais il avait sauvé l'honneur en ne devenant pas simplement le chouchou de la maison. La chasse et les joies familiales en plein air avaient limité son embonpoint et durci ses muscles ; et comme il appartenait à une race de bêtes qui apprécient l'eau froide, son goût des bains glacés l'avait fortifié et avait préservé sa santé.

Voilà donc quel était le chien Buck à l'automne 1897, lorsque la découverte du gisement du Klondike attira dans le Nord glacé des hommes venus du monde entier. Mais Buck ne lisait pas les journaux, et il ne savait pas non plus que Manuel,

l'un des assistants du jardinier, était une fréquentation peu recommandable. Ce Manuel avait un très grand défaut : il adorait jouer à la loterie chinoise. En outre, dans sa passion du jeu, il faisait preuve d'une très grande faiblesse : il croyait en un système ; et c'est ce qui le condamnait irrémédiablement. Car l'utilisation d'une martingale exige de l'argent, alors que les gages d'un aide-jardinier ne parviennent pas à satisfaire les besoins d'une épouse et d'une nombreuse progéniture.

Le juge assistait à une réunion de l'Association des producteurs de raisin sec et les garçons étaient occupés à monter un club d'athlétisme lors de cette nuit mémorable où Manuel commit sa trahison. Personne ne le vit sortir avec Buck par le verger – Buck croyait simplement faire une petite promenade. À l'exception d'un homme solitaire, personne ne les vit arriver à la petite halte ferroviaire connue sous le nom de College Park. Cet homme parla avec Manuel, et on entendit tinter des pièces de monnaie.

« Vous pourriez emballer la marchandise avant de la livrer, déclara l'étranger d'un ton bourru, et Manuel, avec une grosse corde, fit un double tour au cou de Buck, en dessous du collier.

— Tordez-la, ça suffira à l'étrangler », dit Manuel – et l'étranger approuva en grommelant.

Buck avait accepté la corde avec une dignité tranquille. À coup sûr, c'était un événement inhabituel, mais il avait appris à faire confiance aux hommes qu'il connaissait, et à leur reconnaître une sagesse supérieure à la sienne. Mais quand l'extrémité de cette corde se retrouva dans les mains de l'étranger, il se mit à pousser des grognements menaçants. Il avait simplement manifesté son mécontentement, car il croyait, dans son orgueil, qu'il suffisait de le manifester pour être obéi. Mais, à sa grande surprise, la corde se resserra autour de son cou et lui coupa le souffle. Pris d'une rage subite, il se jeta sur l'homme, qui l'arrêta dans son élan, le saisit près de la gorge et, d'une torsion adroite, le renversa sur le dos. Alors la corde se resserra encore plus impitoyablement ; Buck, furieux, avait beau se débattre, sa langue pendait et sa vaste poitrine haletait en vain. Jamais au cours de sa vie il n'avait été traité d'une manière aussi ignoble, et jamais non plus il n'avait été aussi en colère. Mais ses forces déclinèrent, ses yeux devinrent vitreux et il avait perdu conscience quand le train s'arrêta au signal des deux hommes, qui le jetèrent dans le fourgon à bagages.

Lorsqu'il reprit ses esprits, il se rendit vaguement compte que sa langue lui faisait mal et qu'il se faisait secouer dans une espèce de véhicule. Le hurlement rauque de la locomotive donnant un coup

de sifflet à un passage à niveau lui apprit où il était. Il avait voyagé trop souvent avec le juge pour ne pas reconnaître les sensations que l'on éprouve en circulant dans un fourgon à bagages. Il ouvrit des yeux où l'on aurait pu lire la colère irrépressible d'un roi victime d'un kidnapping. L'homme lui sauta à la gorge, mais Buck se montra trop rapide pour lui. Ses mâchoires se refermèrent sur sa main, et leur étreinte ne se relâcha pas avant qu'il eût une fois de plus perdu conscience.

« Ouais, il a ses crises, fit l'homme, en cachant sa main estropiée au bagagiste attiré par les bruits de lutte. J'le monte à Frisco pour le patron. Y a là-bas un véto de première qui pense pouvoir le guérir. »

À propos de cette nuit de voyage, l'homme plaida sa cause avec des trésors d'éloquence, dans une petite cabane située à l'arrière d'un saloon, sur le front de mer de San Francisco.

« J'touche cinquante pour ça, rien de plus, bougonna-t-il, et j'recommencerais pas pour mille, payés comptant. »

Il tenait sa main enveloppée dans un mouchoir sanguinolent, et la jambe droite de son pantalon était déchirée du genou à la cheville.

« Combien il a touché, l'autre voyou ? demanda le patron.

— Cent, répondit-il. L’ voulait pas un sou d’ moins, j’ te jure !

— Ça fait cent cinquante, calcula le patron, et il les vaut, ou alors je suis un imbécile. »

Le ravisseur défit le pansement ensanglanté et regarda sa main lacérée.

« Si j’ attrape pas la rage...

— ... c’ est que t’ es bon pour la potence, ricana le patron. Allez, donne-moi un coup de main avant de partir », ajouta-t-il.

Hébété, endurant des souffrances intolérables à la gorge et à la langue, à moitié étouffé, Buck tenta de faire face à ses tortionnaires. Mais à chaque fois il fut jeté à terre et étranglé, jusqu’ à ce qu’ ils réussissent à limer le lourd collier de cuivre et à l’ ôter de son cou. Alors on lui enleva sa corde, et on le jeta dans une caisse qui ressemblait à une cage.

C’ est là qu’ il resta étendu tout le reste de cette nuit épuisante, à ruminer son courroux et son orgueil blessé. Il ne pouvait comprendre ce que tout cela signifiait. Que voulaient-ils de lui, ces hommes bizarres ? Pourquoi le gardaient-ils enfermé dans cette caisse étroite ? Il ne savait pourquoi, mais il se sentait vaguement oppressé par le sentiment d’ un désastre imminent. Plusieurs fois au cours de la nuit, il bondit sur ses pattes quand la porte de la cabane s’ ouvrait bruyamment : il espérait voir arriver le juge, ou du moins ses

fils. Mais chaque fois ce fut le visage bouffi du patron qui le regardait à la lueur blafarde d'une chandelle. Et chaque fois l'aboiement joyeux qui tremblait dans la gorge de Buck se transforma en grognement sauvage.

Enfin le patron du bar le laissa seul, et au matin quatre hommes entrèrent et soulevèrent la caisse. De nouveaux persécuteurs, songea Buck, car c'étaient des individus patibulaires, vêtus de haillons et tout débraillés ; et il fulmina de rage contre eux à travers les barreaux. Ils se contentèrent de rire et de l'agacer avec des bâtons qu'il attaqua aussitôt avec ses dents, jusqu'au moment où il se rendit compte que c'était ce qu'ils souhaitaient. Alors il se coucha d'un air maussade, ce qui permit de hisser la caisse sur une charrette. Puis, dans cette caisse qui le retenait prisonnier, il passa par de nombreuses mains. Des employés, dans le bureau d'une compagnie, le prirent en charge ; on le transféra sur une autre charrette ; un camion le mena, accompagné d'un assortiment de boîtes et de colis, sur un ferry à vapeur ; il fut encore conduit en camion de ce ferry jusqu'à un grand dépôt ferroviaire, et finalement installé dans un fourgon express.

Pendant deux jours et deux nuits, ce fourgon fut tiré par des locomotives hurlantes ; et pendant ces deux jours et ces deux nuits Buck ne mangea ni ne but. Dans sa colère, il avait accueilli les premières

avances des employés de l'express avec des grognements, et ils s'étaient vengés par des taquineries. Quand il se jetait contre les barreaux, frémissant et écumant, ils se moquaient de lui et l'accablaient de railleries. Ils grognaient et aboyaient comme des chiens méchants, miaulaient, battaient des bras ou poussaient des cocoricos. Tout cela était complètement stupide, il le savait ; mais plus sa dignité subissait d'outrages, plus sa colère augmentait. La faim ne le gênait pas trop, mais la soif le faisait cruellement souffrir et mettait le comble à sa fureur. D'ailleurs, comme il était très nerveux et d'une sensibilité délicate, les mauvais traitements l'avaient mis dans un état fiévreux qu'entretenait l'inflammation de sa gorge et de sa langue desséchées et gonflées.

Il n'avait qu'un motif de satisfaction : on avait enlevé la corde de son cou. Elle leur avait donné sur lui un avantage déloyal ; mais maintenant qu'il ne l'avait plus, il allait leur faire voir. Plus jamais ils ne lui passeraient une autre corde autour du cou. Sur ce point, il se montrait résolu. Pendant ces deux jours et ces deux nuits de torture où il ne mangea ni ne but, il accumula une réserve d'agressivité qui était de mauvais augure pour le premier qui lui chercherait querelle. Ses yeux s'injectaient de sang, et il se métamorphosait en monstre enragé. Il avait tellement changé que le

juge lui-même ne l'aurait pas reconnu ; et les employés de l'express respirèrent de soulagement lorsqu'ils le firent descendre du train à Seattle.

Quatre hommes sortirent la caisse de la charrette et la transportèrent avec précaution dans une petite cour retirée qu'entouraient de hauts murs. Un individu corpulent, vêtu d'un gilet rouge très échancré au niveau du cou, apparut et signa le registre pour le conducteur. Voilà l'homme, devina Buck, le prochain persécuteur, et il se rua sauvagement contre les barreaux. Cet homme, avec un sourire sardonique, apporta une hachette et un gourdin.

« Tu vas pas le faire sortir maintenant ? demanda le conducteur.

— Sûr que si », répliqua l'homme, qui introduisit la hachette dans la caisse en lui imprimant un mouvement de levier.

Les quatre individus qui avaient assuré le transport se dispersèrent instantanément, se perchèrent au sommet du mur pour se mettre en sécurité, puis se disposèrent à regarder le spectacle.

Buck se précipita sur le bois qui volait en éclats, y enfonça les crocs, se rua comme s'il luttait contre lui. Partout où la hachette frappait à l'extérieur, il se trouvait là à l'intérieur, grognant et montrant les dents : il était plein de fureur et manifestait

autant d'impatience à sortir que l'homme au gilet rouge montrait de calme et de détermination pour l'y autoriser.

« Eh bien ! diable aux yeux rouges ! » déclara-t-il quand il eut ménagé une ouverture suffisante pour laisser s'échapper Buck.

Au même instant, il laissa tomber la hachette et fit passer le gourdin dans sa main droite.

Et, véritablement, Buck était un démon aux yeux rouges : il se ramassa sur lui-même pour bondir, le poil hérissé, la gueule écumante, un éclair de folie dans ses yeux injectés de sang. Il lança droit sur l'homme ses cent quarante livres de fureur, multipliées par la colère contenue de deux jours et deux nuits. Mais en plein élan, juste au moment où ses mâchoires allaient se refermer sur lui, il reçut un choc qui l'immobilisa et fit s'entrechoquer ses dents dans un spasme atroce. Il tournoya sur lui-même, et se retrouva à terre sur le dos. Jamais au cours de sa vie il n'avait été frappé par un gourdin, et il ne comprenait pas. Avec un grondement féroce qui tenait de l'aboiement et plus encore du cri, il se remit sur ses pattes et se projeta en avant. De nouveau ce fut le choc, et il alla s'écraser sur le sol. Cette fois-ci, il se rendit compte que c'était le gourdin, mais sa fureur ne connaissait aucune prudence. Il chargea une douzaine de fois, et à chacune le gourdin brisa l'assaut et le renversa.

Après un coup particulièrement violent, il se traîna sur ses pattes, trop abasourdi pour bondir encore. Il titubait, boitait ; du sang coulait de son nez, de sa gueule, de ses oreilles ; son beau poil était éclaboussé et taché de bave sanglante. Alors l'homme s'avança et lui assena volontairement un coup effroyable sur le museau. Toutes les souffrances qu'il avait endurées n'étaient rien, comparées à cette torture aiguë. Avec un rugissement si féroce qu'on l'aurait presque cru poussé par un lion, il se jeta de nouveau sur l'homme. Mais lui, faisant passer le gourdin de sa main droite à sa main gauche, l'attrapa calmement par la mâchoire inférieure, qu'il tira avec violence à la fois vers le bas et vers l'arrière. Buck effectua un tour complet dans les airs, puis encore un demi-tour, et s'écrasa au sol sur la tête et la poitrine.

Pour la dernière fois il s'élança. L'homme donna alors le coup astucieux qu'il avait retenu exprès pendant tout ce temps, et Buck s'effondra pour de bon, assommé, totalement sans connaissance.

« C'est pas un empoté pour mater un chien, voilà ce que j'en dis, s'écria un des hommes perchés sur le mur d'une voix enthousiaste.

— J'aimerais mieux mater des canassons sauvages tous les jours, et deux fois le dimanche », répliqua le conducteur, tout en grim pant sur la charrette et en faisant partir les chevaux.

Buck reprit ses esprits, mais sa force l'avait abandonné. Il restait étendu là où il était tombé, et il observait l'homme au gilet rouge.

« I répond au nom de Buck – l'homme parlait tout seul, répétant ce qu'il lisait dans la lettre du patron du saloon qui lui annonçait l'envoi de la caisse et son contenu. Eh bien, Buck, mon garçon, poursuivit-il d'une voix douce, nous avons eu notre petite dispute, et le mieux qu'on puisse faire, c'est d'en plus parler. Tu as appris à tenir ta place, et je connais la mienne. Si tu es un bon chien, tout ira bien et ce sera le meilleur des mondes. Si tu fais le vilain, je te mettrai encore une bonne raclée. Compris ? »

Tout en parlant, il caressait sans crainte cette tête qu'il avait frappée de façon si impitoyable ; le poil de Buck se hérissait involontairement au contact de cette main, mais il le supporta sans protester. Quand l'homme lui apporta de l'eau, il la but avec avidité ; plus tard, il avala même dans sa main un copieux repas de viande crue, morceau après morceau.

Il était battu, il le savait ; mais il n'était pas brisé. Il sut, une fois pour toutes, qu'il n'avait aucune chance contre un homme armé d'un gourdin. Il avait appris la leçon, et de toute sa vie ultérieure il ne l'oublia jamais. Ce gourdin fut une révélation. Il constituait son premier contact avec

la loi des origines, et ce contact avait eu lieu à mi-vie. La réalité de l'existence lui apparut sous un jour plus féroce ; mais il l'affrontait sans se laisser intimider, et toute la ruse latente de sa nature se réveillait. Les jours passaient : d'autres chiens arrivaient, dans des cages ou tirés par des cordes ; certains se laissaient docilement conduire, d'autres hurlaient de rage comme lui : et, l'un après l'autre, il les regardait se soumettre à la domination de l'homme au gilet rouge. À chaque nouvelle fois qu'il assistait à l'un de ces spectacles brutaux, la leçon se gravait dans l'esprit de Buck : un homme armé d'un gourdin faisait la loi, c'était un maître auquel on devait obéir, mais sans forcément faire preuve de servilité. De ce défaut-là, Buck ne se rendit jamais coupable, alors qu'il voyait des chiens battus faire fête à l'homme, remuer la queue et lécher sa main. Il vit aussi un chien qui ne voulait ni se soumettre ni obéir, et qui fut finalement mis à mort dans ce combat pour la suprématie.

De temps en temps arrivaient des hommes, des étrangers, qui parlaient d'une voix excitée ou pateline, et de toutes sortes de manières, à l'homme au gilet rouge. Dans de tels moments l'argent passait de main en main, et les étrangers emmenaient un ou plusieurs chiens avec eux. Buck se demandait où ils allaient, car ils ne revenaient jamais ; mais il ressentait vivement la crainte de l'avenir,

et il était content, à chaque fois, de n'être pas choisi.

Pourtant, son tour finit par arriver, sous les traits d'un petit homme au visage ratatiné qui crachait des postillons et s'exprimait en mauvais anglais, avec beaucoup d'exclamations grossières et bizarres que Buck ne pouvait comprendre.

« Crédiu ! s'écria-t-il, et son regard s'alluma quand il se posa sur Buck. V'là une sacrée brute de chien ! Eh ? Combien ? »

— Trois cents, et c'est un cadeau, répondit aussitôt l'homme au gilet rouge. Vu que c'est l'argent du gouvernement, tu n'as aucune raison de te plaindre, hein, Perrault ? »

Perrault fit un grand sourire. Étant donné que le prix des chiens avait atteint des sommets vertigineux à cause de la demande inhabituelle, ce n'était pas une somme exorbitante pour un aussi bel animal. Le gouvernement canadien ne serait pas perdant, et ses dépêches n'en circuleraient que plus vite. Perrault connaissait les chiens ; en observant Buck, il sut qu'il n'y en avait pas un sur mille comme lui. Pas un sur dix mille, se disait-il en lui-même.

Buck vit l'argent passer de main en main, et il ne fut pas surpris quand il fut emmené avec Curly, un terre-neuve facile à vivre, par le petit homme tout ridé. Ce fut la dernière vision qu'il eut de